

Comment Maryse Dubuc a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Numéro 166, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël-Gaudreault, M. (2012). Comment Maryse Dubuc a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (166), 92–93.

Comment Maryse Dubuc a écrit certains de ses livres

PROPOS RECUEILLIS PAR MONIQUE NOËL-GAUDREULT*



Photo : Jocelyn Riendeau (cortoisie de Maryse Dubuc)

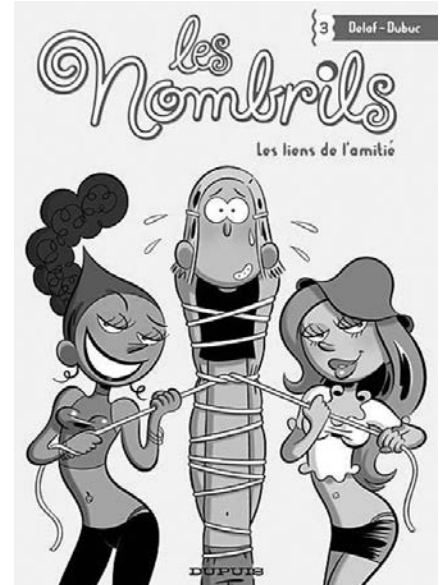
Maryse Dubuc a recopié le journal pour apprendre à lire toute seule. Elle a réussi. La bibliothèque municipale était à quinze minutes en voiture de la ferme laitière où elle vivait. Enfant, elle lisait beaucoup et relisait les mêmes livres.

Du Bon petit diable à la BD

Un bon petit diable, de la Comtesse de Ségur constitue son premier coup de cœur en lecture (elle l'a relu une trentaine de fois). Dès 9 ans, elle dévorait *Les oiseaux se cachent pour mourir*, si bien que quand les livres de La courté échelle ont commencé à paraître, elle les a trouvés trop *jeunes* pour

elle ! Ensuite, la future auteure a étudié en lettres au cégep et découvert avec enthousiasme Milan Kundera, Georges Perec et Boris Vian.

Actuellement, elle lit la biographie de Steve Jobs, le fondateur du géant Apple. Pour elle, la biographie permet de vivre une vie qu'on n'a pas eue et qu'on n'aura pas l'occasion de vivre. Les bandes dessinées occupent aussi une grande partie de son temps, car il lui faut préparer sa chronique de tous les quinze jours à Radio-Canada (Estrie) sur la bande dessinée. L'objectif est de faire lire les « analphabètes » de la BD, qu'ils soient jeunes ou non.



Écrire en collaboration

Chaque livre, selon Maryse Dubuc, demande une façon différente de procéder. Elle aime improviser, ne pas savoir où elle s'en va. Cependant, plus elle écrit, et plus ses livres requièrent une organisation serrée.

Il faut dire qu'elle travaille en collaboration avec l'homme de sa vie, lui aussi en création (c'est lui qui illustre la BD *Les nombres*). Les idées fusent en grand nombre. L'une d'entre elles germe. S'ils en reparlent, c'est bon signe ! L'écran et le clavier de l'ordinateur sont alors fortement sollicités. Il s'agit d'un travail exigeant et d'une véritable immersion dans l'œuvre à construire. Au moment de la révision, elle accorde une attention spéciale aux dialogues, qu'elle supprime, raccourcit, ou dont elle ôte les répétitions.

Pour la bande dessinée *Les nombres*, le synopsis s'écrit à deux. Il comprend les événements principaux regroupés en trois actes de proportions plus ou moins égales. Comme il y a trois personnages principaux, la narration est compliquée, mais il est possible de regrouper la destinée de deux personnages pour une quête commune. Par exemple, le tome 6 vise à mettre en lumière le personnage de Vicky : perçue comme méchante, elle a seulement besoin d'amour. Les deux coauteurs se demandaient comment faire en sorte que deux histoires soient interconnectées, et c'est en regardant un documentaire sur le réalisateur Woody Allen que la solution leur est venue. Une fois trouvée la colonne vertébrale de l'histoire, les actions

sont développées en environ cinq pages. Ensuite, il faut découper le tout en cellules qui donnent des pages complètes avec début, milieu et fin. Autre défi à relever, chaque page doit répondre à au moins trois critères : être complète, être drôle et donner des informations sur l'intrigue ou le personnage. 44 pages, 44 gags en tout ! Ensuite encore, il faut scénariser le tout, découper, décrire pour chaque case... Comme Vicky, Fanny et Karine donnent leur avis sur ce qui arrive, il faut faire beaucoup de sacrifices et cultiver l'art de l'ellipse : privilégier l'économie de mots pour l'humour, raccourcir les mots et le texte dans les bulles, raccourcir la phrase...

Enfin, le public visé étant francophone au sens large, il faut choisir ses mots pour que les jeunes Français, Québécois, Belges et Suisses s'y reconnaissent et éviter les québécismes, fussent-ils de bon aloi.

La fille parfaite

Son premier roman a été écrit dans la légèreté et l'insouciance. Maryse Dubuc qualifie cette époque d'*apprentissage de l'écriture*. Après la rédaction des deux premiers chapitres, les feuillets de *La fille parfaite* ont dormi un an dans un tiroir. Comme son conjoint voulait connaître la suite, elle s'est mise à en rédiger quelques pages par jour et à lui en faire la lecture. Il formulait des hypothèses sur l'intrigue, et son plaisir à elle était de déjouer le lecteur qu'il était. Ils se sont amusés pendant trois mois en tout.

Pour ce roman sentimental, paru en 2003 et réédité en 2009, l'idée d'utiliser un narrateur masculin lui est venue naturellement. Cela lui permettait de garder une certaine distance par rapport à ce qu'elle observait. Située dans une polyvalente, l'action du roman porte sur la thématique des apparences, et sur la préoccupation de se faire accepter par les autres, alors que l'on se sent différent. Maryse Dubuc a écrit ce roman miroir à partir d'un amalgame de souvenirs personnels. Changer d'école a été pour elle un *bon* traumatisme. À l'adolescence, il faut trouver sa place, son rôle. Dès les premiers salons du livre, ses lectrices filles disaient se reconnaître dans l'intensité de ce récit sur les relations amoureuses et sur l'époque des premières fois : la première école secondaire, la première histoire d'amour, la première rivalité amoureuse entre garçons ou filles, la première peine d'amour...

Ma voisine est une vedette

Avant de rédiger ce roman, Maryse Dubuc a élaboré un plan, car elle voulait ménager au lecteur une surprise finale (le *punch*). Impossible pour elle de suivre le fameux plan tout au long des 150 premières pages ! Il lui a fallu tout jeter et recommencer. Au bout de neuf mois de gestation, une pause s'est imposée. Elle en a profité pour écrire *Le gâteau gobe-chagrin*, une soixantaine de pages, dont le plan lui était venu en préparant le dîner.

Ma voisine est une vedette traite de l'atrait de la célébrité. L'auteure n'a jamais compris que les adolescents vouent un culte aux vedettes. Peut-être est-ce parce que, dans le quotidien, une vedette est par définition inaccessible ? Maxime, le narrateur, recueille des indices pour en avoir le cœur net, d'autant plus que Silver fréquente la même école que lui. L'auteure a soigné tout particulièrement le début pour accrocher le lecteur. Beaucoup de dialogues apportent du naturel et de la crédibilité aux personnages. Écrire au *je* permet au lecteur de se glisser dans la tête du personnage et de mieux comprendre ses motivations.

Les nombrils

Au Québec, Delaf et Dubuc signaient une planche de BD chaque mois pour le magazine satirique *Safarir*. Après six publications, le couple songe à proposer à un éditeur d'en faire un album. La célèbre maison belge Dupuis est emballée, et leur signe un contrat de cinq ans le jour même. Pour adapter le texte (mordant et non politiquement correct) à des lecteurs plus jeunes, les six premières pages sont refaites et pré-publiées dans le magazine *Spirou*.

Selon Maryse Dubuc, cette bande dessinée, dont le sixième tome est en gestation, révèle avec humour les secrets de la psychologie féminine. Les adolescents y retrouvent les difficultés de l'adolescence : l'acceptation de soi et les relations sociales. Il faut d'abord caricaturer le personnage pour faire de l'humour, puis le transformer pour nuancer (approfondir son contexte familial, ses motivations)... Dès la parution du tome 1, les réactions se sont multipliées dans Internet. Drôle au début, la méchanceté devient lassante. L'album de BD n'est pas un recueil de gags, mais une histoire complète. Le tome 2 offrait donc une histoire complète.

Le tome 3 était encore plus construit, mais moins que les tomes 4, 5, et bientôt 6... Dans le tome 5, le récit est prépondérant, mais les gags permettent d'enrober des sujets graves comme des seringues souillées trouvées dans un parc.

Le vrai message véhiculé par *Les Nombrils* est qu'il ne faut pas juger selon les apparences. Un professeur enseigne même la sociologie avec les albums de cette série ! Dans les salons du livre, l'auteure et son complice reçoivent des témoignages, des confidences incroyables et touchantes. Parler d'intimidation et de rejet améliorerait la communication entre parents et adolescents. Le nom des personnages des *Nombrils* leur sert aussi à nommer ceux qu'ils reconnaissent parmi leurs pairs : *Elle, c'est une Karine* (la gentille fille qui attire la sympathie).

Mot de la fin

Maryse Dubuc estime qu'il ne faut pas mal juger la lecture de BD : c'est, à son avis, une capacité à développer. Alors que décoder la bande dessinée est naturel pour les jeunes, il existe des adultes analphabètes en ce domaine. Pourtant, on peut lire un album en une soirée, et cela procure détente et évasion. En outre, il y a beaucoup de nouveautés : plus de cinq mille par année, rien que pour la francophonie. Alors, vous dit-elle, ne boudez pas votre plaisir !

* Professeure, Département de didactique, Université de Montréal.



Quelques titres de Maryse Dubuc

Le gâteau gobe-chagrin, Pierre Tisseyre.

La fille parfaite et *Ma voisine est une vedette*, éditions Vent d'ouest.

Les Nombrils, tomes 1 à 5, Dupuis (Belgique).